

Quant à M. Henry Mustière, « licencié en lettres », préfacé par N. Jean Bertot et « postfacé » par M. Georges Polti, il mène avec un entrain étourdissant son énorme et amusante « parodie en 3 actes héroïques (?) et un seul tableau, non représentée sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin en 1910 ». Qu'en dire que ne dise mieux le titre qu'elle porte : **Rosse tant et plus... ?**

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Richard Wagner : *Ma Vie* (Plon, Nourrit et C^{ie}, éd.).

Ma Vie. C'est un titre redoutable à toute époque, et surtout à la nôtre, pour un volume offert à l'achat du public. Et d'autant qu'il ne s'agit point ici d'un ouvrage ayant un caractère littéraire analogue à celui des *Confessions* ou des *Mémoires d'Outre-tombe*. Ce sont tout bonnement des souvenirs et confidences dictés au hasard du loisir à celle qui fut « sa femme et son amie », par un homme désirant simplement raconter son existence sans nul autre souci qu'une « véracité absolue ». Cet homme étant Richard Wagner, l'entreprise n'apparaît évidemment pas présomptueuse a priori. La vie privée même des grands hommes ne leur appartient pas. L'indiscrete postérité veut tout connaître d'eux. Cependant, au moment de se livrer ainsi tout entier et prévoyant la publication de ces pages, il semble que Wagner se soit senti étreint d'une sorte de pudeur craintive, et que, en s'adressant aux « quelques amis éprouvés » auxquels il les communiqua de son vivant, il fasse appel aussi à la « pure sympathie » des lecteurs à venir. La précaution était bien superflue. Ce n'est pas avec la curiosité du document qu'on ouvre ce livre, mais avec la piété émue, presque la tendresse qu'on garde à la mémoire d'êtres aimés et disparus, auxquels on tint étroitement par les liens du cœur et du sang. Celui qui a créé ses impérissables chefs-d'œuvre ne fut pas seulement un des plus superbes génies qu'ait vus surgir l'humanité, son ombre s'est assise et demeure à jamais au foyer de chacun, y apportant les joies et les consolations de la beauté, la bonne ivresse des enthousiasmes et la radieuse sérénité de la contemplation solitaire. On dirait d'un aïeul aventureux et légendaire qu'on se rappelle en souriant avec des larmes dans les yeux, en évoquant ses exploits inouïs, ses infortunes, ses singularités, ses foucades, et qu'on voudrait ravoïr pour l'embrasser, lui redemander des détails, le regarder et l'écouter à genoux. Et voici précisément qu'il revient causer en famille, se confesser sans apprêt, sans détour : *Ecce homo*. Cet *homo*-là n'est certes pas ordinaire. On savait déjà beaucoup de choses sur Wagner, mais aucune de ses biographies n'égale en acuité ce récit personnel qui, pour ce premier tome, s'arrête à 1842.

L'impression est troublante. On éprouve que, jusqu'à vingt-neuf ans, celui qui devint Richard Wagner se lança, évolua et s'agita dans la vie un peu à la manière d'un hanneton bourdonnant à l'aveugle et se cognant partout à tort et à travers. Son tempérament fut d'ailleurs, à cet égard, fâcheusement secondé par les circonstances. Orphelin de père peu après sa naissance, privé dès sa septième année de celui qui épousa sa mère veuve, duquel il porta quelque temps le nom et était probablement le fils, abandonné désormais à peu près à soi-même, il grandit et se développa au petit bonheur. Son éducation fut à tout point de vue irrégulière, incomplète, aussi dénuée de perceptible but que de la moindre direction. Il n'apprend pas grand'chose et seulement ce qui lui plaît. Il s'inscrit à l'Université surtout pour faire partie d'une corporation d'étudiants, en porter les couleurs et la coiffure et en mener la vie de jeu et de soulographie. Il s'y abrutit quelque temps. Cependant, parmi tout ce désordre, deux passions le dominent et s'imposent à lui : la poésie et la musique. Et comme il n'aime pas apprendre, il s'instruit tout seul en copiant des partitions de Beethoven et produit hâtivement. Vers dix-sept ans, sa chance lui fait rencontrer Christian-Théodor Weinlig, qui met à son enseignement la condition de six mois d'assiduité continue. C'était demander beaucoup à l' impatient autodidacte. Il ne lui en fallut pas plus pour étonner son maître, et jamais depuis le musicien Wagner ne fréquenta la scolastique. Alors, il écrit des sonates, des ouvertures, des symphonies, puis, compose son premier opéra, *les Fées*, et, autant pour faire jouer celui-ci qu'afin d'acquérir son indépendance, il se décide à la profession de chef d'orchestre de théâtre. Pour ses débuts, il tomba mal. On lui avait indiqué une troupe de Magdebourgen tournée d'été dans une ville d'eau voisine. Il trouve à Lauchstaedt un directeur insolvable et déconsidéré, un rustre de régisseur qui lui parle en mangeant des cerises dont « il crache les noyaux avec un bruit abominable ». Ecœuré, Wagner va partir, mais il y veut mettre des formes et refuser par lettre. Il simule donc un acquiescement ambigu et la nécessité d'un retour momentané à Leipzig pour régler ses affaires. Cela n'empêchant pas de choisir tout de suite un domicile, il se prête à la comédie. Un jeune acteur le conduit complaisamment « à la meilleure maison qu'il connut dans la ville », et juste sur le pas de la porte, il le présente à l'une des locataires, « M^{lle} Minna Planer, la première amoureuse de la troupe », qui se rendait à une répétition. C'était une gracieuse et fraîche créature, au maintien réservé, à la mise décente et soignée, aux mouvements d'une calme assurance. Un regard, une parole aimable, un sourire, et le cœur de Wagner est pris, tandis que Minna s'éloignait « d'un pas tranquille et fier ». Ce fut le coup de foudre. Pour habiter auprès de celle qu'il vient à peine d'entrevoir, Wagner loue aussitôt un appartement et accepte

tout. Il la suivra à Magdebourg et ailleurs, se vouant à une existence de déboires et d'humiliations dans un milieu grossier, inculte, dépourvu de tout idéal artistique, se sachant dédaigné et exploité de directeurs qui payaient peu ou pas du tout. La liaison qui s'ensuivit entre Wagner et Minna fut bientôt orageuse. Il s'était vite aperçu que sa conception de l'art restait pour elle lettre morte, mais ils ne différaient pas moins à propos de certaines délicatesses d'âme, de conduite et de mœurs. La vivacité de caractère de Wagner déteignant vraisemblablement peu à peu sur sa compagne, il en résulta des scènes violentes où, nonobstant son « vernis » de distinction artificielle, les origines de Minna se décelaient en expressions populaires. Bref, la vie commune finit pour eux par être « une véritable torture ». Et pourtant, c'est alors qu'à vingt-trois ans, criblé de dettes, harcelé par ses créanciers innombrables, Wagner l'épousa à Tragheim, le 24 novembre 1836. La veille de la cérémonie, ils s'étaient querellés avec emportement dans l'antichambre du pasteur qui allait les unir le lendemain. Le voici donc lié pour toujours à une femme incapable de le comprendre, et que peut-être même il lui était difficile d'estimer.

Le dénouement déconcerte assez péniblement. Wagner et Minna mariés, cela fait un peu l'effet du rêve et de la réalité côte à côte, mais la réalité la plus vulgaire, la plus banalement pratique et égoïste. Fille d'un petit industriel saxon ruiné par la déconfiture d'un gros client, la beauté de Minna lui valut d'être séduite et rendue mère à dix-sept ans. A l'heure où Wagner s'en amouracha, elle était parvenue à se créer une situation modeste, l'exposant fatalement à des compromissions de tout genre, et il ne semble pas qu'elle ait jamais repoussé avec indignation l'idée d'en assurer l'équilibre instable par les discrets subsides d'admirateurs éventuels. Dès avant le mariage, la jalousie de Wagner ne fut sans doute pas injustifiée, et pour d'autres causes que la découverte de certaines correspondances antérieures, qui pouvaient l'éclairer sans ambages sur la mentalité de Minna. Préoccupée par-dessus tout de « sa position », prévoyante, avisée, peut-être inconsciemment calculatrice, elle ne tenait qu'à sauvegarder les apparences en affectant le ton et les allures d'une personne « comme il faut ». Minna éprouva-t-elle jamais quelque amour pour Wagner? Celui-ci, même aux meilleurs jours, n'ose pas affirmer plus qu'une amitié sincère, raisonnable, un peu ahurie par des divagations pour elle saugrenues, inquiétée par un optimisme trop souvent démenti par les événements. Il explique l'empire que, quand il la connut, elle exerça sur lui par « la simplicité et la tranquillité du caractère » de Minna, la bienfaisante intervention de son « calme naturel dans le décousu des pensées d'un artiste à la recherche de son idéal » — et aussi impétueux que Wagner. Cette

sérénité était faite évidemment pour beaucoup de l'expérience désabusée qui s'acquiert à l'école du malheur, mais, non moins sûrement peut-être, aussi d'un « égoïsme naturel » qui, chez Minna à peine en possession d'un foyer, se manifeste assez cyniquement. C'est la plus triste page du douloureux *Roman comique* où s'était embarqué Wagner. La détresse des nouveaux époux était extrême, et il est poignant de lire Wagner avouer que, malgré ses reproches et ses colères, Minna obviait à la dureté des privations « en profitant de la sympathie qu'elle inspirait » aux habitués du théâtre et des coulisses. Enfin, six mois après la noce, elle abandonne froidement l'homme qui, sachant son passé, lui a donné son nom, et se sauve à Dresde où un riche négociant de Königsberg va la rejoindre. C'est l'aventure vénale et brève dans toute la candeur de sa brutalité indifférente. Tout de même, voire en train de jeter sa gourme turbulente, un Wagner méritait mieux du sort. Il pardonna pourtant ; apitoyé par une lettre éplorée, il reprend l'infidèle dont peut-être il ne pouvait plus se passer, et l'entraîne avec lui dans la plus baroque équipée de sa carrière mouvementée. Le voyage de Wagner à Paris est bien la plus effarante démonstration de l'incorrigible et imprévoyant optimisme qui l'aveuglait sur toutes réalités. Il part à la conquête artistique de notre capitale sans autre bagage que quelques œuvres de jeunesse et le manuscrit d'un *Rienzi* fort loin d'être achevé. Il semble avoir lui-même eu le sentiment vague d'agir ici comme un étourneau. Il prend le chemin des écoliers, va par mer de Riga à Londres et flâne à visiter la ville. A Boulogne, où il rencontre Meyerbeer, il s'attarde pareillement, indécis, plus troublé à mesure qu'il approche. Il arrive à Paris de la sorte à peu près démuné d'argent, se loge « dans la rue étroite de la Tonnellerie », au quatrième étage d'un hôtel orné d'un buste et de cette inscription : *Maison où naquit Molière*. Et quand, de la fenêtre de leur petite chambre meublée, Minna et lui contemplant « la prodigieuse fourmilière » de cette foule inconnue, étrangère, ils « se demandent avec effroi ce qu'ils « sont venus chercher là ».

On sait que Wagner n'y trouva que des déceptions et la misère, et impartialement on ne peut guère en accuser que lui ; car, encore une fois, il n'apportait avec soi aucune production terminée propre à le signaler péremptoirement à l'attention pas plus des éditeurs que des artistes et du public. Lui-même en fournit d'ailleurs la preuve, en racontant que le vieil Habeneck lui ayant aimablement proposé de faire jouer un de ses ouvrages aux répétitions d'orchestre des Concerts du Conservatoire, Wagner ne put présenter autre chose que son *Ouverture de Christophe Colomb*. En somme, s'il confondit souvent avec des promesses formelles les précautions de notre politesse, Wagner fut alors plutôt bien accueilli chez nous. L'introduc-

tion de Meyerbeer le mit immédiatement en rapport avec Duponchel, Scribe, Schlesinger et Pillet, et s'il ne réussit pas auprès d'eux à réaliser des espérances que n'appuyait encore rien de tangible, on le conçoit assez facilement. Mais ce fut sans doute dans une intention très sincèrement bienveillante que Schlesinger, outre des articles rémunérés pour la *Gazette musicale*, commanda à Wagner les fameux arrangements de *la Favorite*. Le récit est profondément émouvant de la vie d'expédients, d'illusions aussitôt détrompées, de besognes fastidieuses, de déménagements affolés, que mena durant trois années l'imprudent voyageur, sans autre réconfort intime que l'affection de quelques amis, la plupart Allemands et aussi pauvres que lui, tandis que Minna faisait le ménage et la cuisine. Cependant le séjour de Wagner à Paris lui fut précieux. Il semble que ce soit là qu'il ait pris conscience de son génie. Ses fonctions « insipides » de chef d'orchestre, en des théâtres dont les directeurs n'admettaient que la pire musique à succès, avaient inconsciemment corrompu sa sensibilité, « avili son goût artistique ». A Paris, il se ressaisit, se retrempe. L'admirable exécution de la *Neuvième Symphonie* au Conservatoire en fut la première occasion. Elle apparut à Wagner une révélation dont il proclame « la puissante influence sur la nouvelle phase de son développement d'artiste ». Plus tard, il connut Berlioz, entendit *Roméo et Juliette*, la *Symphonie fantastique*, *Harold* : et « un monde nouveau » s'ouvrit pour lui. Il était venu dans le dessein de faire des opéras selon la formule franco-italique, procurant renommée et bénéfices, et c'est à quoi il destinait *Rienzi*. Sans doute, il achève ici cet ouvrage, mais d'autres aspirations le tourmentent. Entre temps, il compose l'Ouverture de *Faust* qu'il remania depuis, et bientôt c'est la libération définitive. Une fièvre créatrice l'isole de toutes contingences. A Meudon, dans le plus complet dénuement, il écrit *le Vaisseau Fantôme* en sept semaines. Enfin, au moment même où « une inconsciente impulsion » réveillait en lui le Germain, un livre « lui tombe par hasard entre les mains ». Il y découvre la légende de *Tannhaeuser* avec un résumé de l'épopée de *Lohengrin*. Et, encore une fois, « un monde nouveau s'ouvre à lui ». Il est remarquable que ce soit à Paris tout d'abord que Wagner se révéla « musicien allemand » à soi-même et au monde. Il n'est pas moins intéressant de constater que ce fut sur notre art national que le génie de cet Allemand exerça l'influence la plus forte et la plus féconde. Si la petite villa de Meudon n'a pas disparu, on devrait bien y apposer une plaque commémorative. L'événement est certes mémorable.